

L'Arbre, le Maire et la Médiathèque

Denis Desjardins

Number 166, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59516ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desjardins, D. (1993). Review of [*L'Arbre, le Maire et la Médiathèque*]. *Séquences*, (166), 56–57.

place. Après des années de détention, la Securitate lui propose la liberté contre sa collaboration. En fait, il n'aura pas à dénoncer qui que ce soit. Il devra simplement confirmer ce que les dirigeants du régime savent déjà.

Trahir est un film sur les rapports de force. Des liens, selon les circonstances, unissent ou aliènent les individus: le prisonnier à l'inspecteur de la Securitate, le mari à sa femme, le dissident à ses amis, le poète à une tzigane de cirque, l'écrivain face à lui-même et à la société. Et autour de cette faune, représentante d'une société en pleine désintégration, l'âme de l'artiste reste intègre malgré les souffrances et les obstacles qu'on



Johan Leysen et Mireille Perrier

dresse sur lui. Car il y a d'un côté les bons et de l'autre les méchants. Aussi dogmatique qu'elle puisse paraître, cette œuvre réussit à éveiller la conscience.

Trahir est un film sur la responsabilité de l'individu face à la société qu'il représente en même temps qu'une brillante analyse (on pourrait même dire «autopsie») des mécanismes de défense et des gestes parfois cruels et irrationnels que l'on pose pour la survie.

Lorsque l'écrivain affirme «je pensais qu'il suffisait d'écrire des poèmes et de les laisser flotter pour l'éternité», nous sommes témoins de la naïveté de l'artiste devant les événements quotidiens qui l'assiègent, mais qu'il refuse peut-être de voir. Par ce geste irresponsable, il affirme sa

supériorité et son indépendance. Et ce n'est qu'après de dures épreuves (détention, tentatives de suicide) qu'il se rapproche du commun des mortels et s'engage politiquement. Pour très peu de temps puisque le marché qu'on lui propose lui donne l'occasion de reprendre ses activités. Et le poète croit bien faire, d'autant plus qu'il retrouve celle qui va devenir sa femme et la mère de son enfant.

C'est à ce moment que **Trahir** devient un drame psychologique et existentiel pouvant se résumer par la démarche d'un homme vers la voie de l'intégration. En tant qu'artiste d'abord, en tant qu'individu ensuite.

Mais Georges Vlaicu a trahi ses amis pour simplement préserver son statut d'artiste. Il oublie vite que les êtres humains sont plus importants que les rimes les plus éclairées. Il en est conscient. Mais lorsqu'il avoue à sa femme être un traître, elle lui demande de continuer à l'aimer, prête à tout accepter, jusqu'au plus dégradant compromis, afin de sauvegarder ce qu'elle a de plus cher en ce bas monde: son mari, le père de son enfant.

Et c'est grâce à une exceptionnelle mise en scène que Radu Mihaileanu transforme son premier long métrage en une ode à la liberté. L'an dernier, dans **Le Chêne**, Lucien Pintilie nous présentait un récit éclaté d'une force évocatrice, un film codé qu'on pouvait déchiffrer à condition de connaître l'histoire de la Roumanie. Cette fois-ci, le réalisateur de **Trahir** est plus direct, ne laissant rien au dépourvu. Le fait qu'il présente les événements de façon linéaire, sans aucun recours à la symbolique appuyée, montre le respect qu'il a envers son public. Le spectacle devient humain, proche de l'individu, accessible. Mais avant tout, **Trahir** est une palpitante et bouleversante enquête sur l'âme humaine et sur la responsabilité de chaque individu envers la société.

Lorsqu'à la toute fin, un des personnages affirme en quelque sorte que Dieu a trahi le communisme, le

silence de Mihaileanu est la plus éloquente des répliques à cette allégation.

Élie Castiel

TRAHIR — Réal.: Radu Mihaileanu — Scén.: Radu Mihaileanu — Phot.: Laurent Dailland — Mont.: Catherine Quesemond — Mus.: Temistocle Popa — Son: Dominique Warnier — Déc.: Christian Niculescu — Cost.: Viorica Petrovici — Int.: Johan Leysen (Georges Vlaicu), Mireille Perrier (Laura Cocea), Alexandru Repan (l'inspecteur), Razvan Vasilescu (Cristea), Maia Morgenstern (la femme en prison), Radu Belligan (Vlad) — Prod.: Eliane Stutterheim, Sylvain Bursztejn — Roumanie/France — 1993 — 103 minutes — Dist.: Prima Film.

L'Arbre, le Maire et la Médiathèque

Avec ce film, Eric Rohmer en surprendra plus d'un. Pas seulement parce qu'il interrompt (momentanément, espérons-le) son cycle des contes des quatre saisons — dont nous connaissons déjà le **Printemps** et **Hiver** — mais surtout parce que Rohmer délaisse ici la problématique amoureuse, omniprésente dans son oeuvre, au profit d'une satire politique bien contemporaine.

Le sous-titre indique toutefois que l'auteur du **Signe du lion** reste fidèle à au moins une idée qui traverse son cinéma. En fait, le tour de force de Rohmer est de nous présenter un film *ultra-rohmérien* en puisant à une toute autre source d'inspiration. Mais si l'opération n'était qu'illusion? Si tout ceci n'était que subtil prétexte à nous communiquer autrement un système moral toujours le même? Si, si si... Voilà justement le précepte livré au début du film par l'instituteur Marc Rossignol (ineffable Fabrice Luchini), juste après un générique écrit en couleur sur un cahier d'écolier. Après cette courte introduction, nous aurons droit à une suite de sept hypothèses hasardeuses en autant de chapitres, à partir desquels Rohmer articule son scénario, et qui toutes contribueront plus ou moins directement à l'échec du projet concocté par le maire

socialiste de Saint-Juire-Champgillon, un village (bien réel, même si administré dans la réalité par un autre maire) situé dans la partie sud de la Vendée. Ce projet consiste à ériger dans cette commune, sur un terrain où s'élève un saule majestueux, une imposante médiathèque (l'équivalent de nos maisons de la culture qui seraient doublées d'un centre sportif). Les ambitions du maire déplaisent à l'instituteur qui se garde cependant d'ameuter le village et se contente de hurler son indignation à sa femme et à sa petite fille. Celle-ci se chargera personnellement d'interférer auprès du maire...

Mais auparavant nous aurons eu le loisir de connaître le maire Julien Dechaumes (un nom bien ironique, qui contraste avec son projet de construction luxueuse) et sa compagne, la romancière Bérénice Beurivage. À l'occasion d'une promenade sur les terres de Saint-Juire, tous deux échangent sur un ton mi-badin des idées bien arrêtées sur les vertus et les vicissitudes de la vie à la campagne et à la ville. Les propos de Julien se veulent modernes et dénotent un intérêt sincère pour les problèmes de sa région. Bérénice, pour sa part, est séduite par la nature, mais superficiellement, et ne peut concevoir qu'on puisse s'absenter de la capitale pendant plus de quelques jours. Il faut voir cette naturiste du dimanche s'extasier devant des fleurs dont elle ignore les noms, mais il faut voir aussi sa mine déconforte lorsque le maire lui signale l'interdiction de les cueillir.

Aucun des deux n'est à court d'arguments, et l'on sourira au souvenir de la peu fructueuse discussion sur l'amour que les mêmes Pascal Gregory et Arielle Dombasle tenaient, dix ans plus tôt, dans **Pauline à la plage**.

Le débat ne s'arrête pas là. Par la bouche des ses personnages, Rohmer multiplie les observations, remarques, opinions sur la société française actuelle, sa politique, ses étiquettes et ses magouilles, le rôle de l'État dans le



Arielle Dombasle

développement — ou la survie — des régions, la responsabilité et le sens de l'initiative des élus. Jusqu'à l'évolution du monde, à sa nécessaire et permanente mutation.

Comme pour se moquer un peu de lui-même et de sa propension à donner la parole à des personnages toujours diserts, Rohmer laisse aussi s'exprimer des témoins plus crédibles de la vie telle qu'elle se déroule à Saint-Juire, et dont les propos plutôt amers traduisent une crainte de voir la région se désertifier. Ces témoins: une commerçante, un objecteur de conscience, un éleveur, un sonneur, quelques autres, sont tous d'authentiques villageois interrogés par ce qu'ils croient être sans doute une véritable journaliste, alors qu'il s'agit d'une actrice jouant ce rôle. Ici, fiction et documentaire s'interpénètrent de telle sorte qu'on ne s'étonne guère de voir le *faux* instituteur clore la série de véritables interviews.

Ce procédé, qui consiste à accréditer la fiction par le recours au documentaire ou au semi-documentaire, Rohmer l'avait déjà amorcé dans **Le Rayon vert**. On se rappellera la séquence où un vieux scientifique explique à trois dames intriguées la façon dont se manifeste le fameux rayon. Comme chez Pierre Perrault, il s'agissait visiblement d'une scène provoquée, organisée, mais où les protagonistes semblaient laissés à eux-mêmes. Dans **L'Arbre**, on est plus près du reportage télévisé. Point commun aux deux séquences: elles soulignent les limites de la fiction, leur

fonction essentielle étant d'intégrer et de valoriser un discours d'individus anonymes qui ne sont pas des acteurs.

Cet aspect documentaire sert assez bien les nouvelles préoccupations de Rohmer. Mais au delà de la critique du pouvoir politique et — surtout — de la notion de progrès, le Rohmer moraliste, fidèle à son habitude, propose un choix qui pourrait bien renvoyer dos à dos les divergences apparentes de Julien et Bérénice. La fille de l'instituteur revendique ce choix très simple, celui de privilégier les espaces verts au détriment de l'urbanisation. Malgré leur minceur, ses arguments paraissent pourtant agacer, voire ébranler le maire.

Le hasard aidant, la médiathèque ne verra pas le jour. Satisfait, Rossignol chante à ses élèves un hymne écologiste. Bérénice et Julien lui-même viennent, tour à tour, chanter devant la caméra.

Eh oui, en France, tout finit par des chansons!

Denis Desjardins

L'ARBRE, LE MAIRE ET LA MÉDIATHEQUE — Réal.: Eric Rohmer — Scén.: Eric Rohmer — Phot.: Diane Baratier — Mont.: Mary Stephen — Mus.: Sébastien Erms — Son: Pascal Ribier — Int.: Pascal Gregory (Julien Dechaumes), Arielle Dombasle (Bérénice Beurivage), Fabrice Luchini (Marc Rossignol), Clémentine Amouroux (Blandine Lenoir), François-Marie Banier (Régis Lebrun-Blondet), Michel Jaouen (Antoine Pergola), Jean Parvulesco (Jean Walter), Françoise Etchegaray (Mme Rossignol), Galaxie Barbouth (Zoe Rossignol) — Prod.: Françoise Etchegaray — France — 1992 — 105 minutes — Dist.: Prima Film.

Le Bâtard de Dieu

Venu présenter son film au dernier Festival des films du monde, Christian Fechner a dit du **Bâtard de Dieu** que c'était une aventure épique destinée à montrer, à travers le parcours initiatique d'un adolescent, le XVIIe siècle tel qu'il était réellement dans la France profonde, c'est-à-dire celui de la misère et de la souffrance. Si l'intention de Fechner était louable et sincère, ses efforts maladroits pour